

**Jane  
Rouch**



**LE RIRE  
n'a pas de  
COULEUR**







Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

© 1956 by *Librairie Gallimard.*

LES YEUX D'UN ÉTRANGER SONT GRAND  
OUVERTS MAIS IL NE VOIT QUE CE QU'IL  
SAIT.

*Proverbe de Gold Coast.*



## L'ABOMINABLE HOMME DES SABLES

A l'abomination, pas de remède.  
(*Adage des camionneurs de Gold Coast.*)

Le flâneur qui se promène au Sahara ou qui rencontre des gens de couleurs diverses et des hippopotames de peintures variées finit presque toujours par commettre un récit de voyage.

Qu'il se lance dans une correspondance échelonnée, (« Papa a envoyé cent quarante-trois cartes postales de Reggan », ai-je entendu aux confins du Tanezrouft), ou qu'il accable d'articles des rédacteurs en chef sans défense, la frénésie descriptive de l'homme blanc lâché sur un autre continent paraît irrémédiable.

Mais le détroit de Gibraltar, petit accident géographique dû à un simple coup de pied d'Hercule, n'est qu'un obstacle virtuel entre



l'Europe et l'Afrique. La vraie frontière commence aux Pyrénées. En effet, à peine arrivée en Espagne, je me mets à prendre des notes comme chez les Kotoko ou les Kotokoli : « Ici les femmes sont tenues en respect, les jeunes garçons se promènent la main dans la main, on fait des kilomètres à pied pour assister au moindre enterrement et le mysticisme triomphe jusque dans les affaires. »

Ethnographe sans le savoir, je m'aperçois que ces remarques pourraient aussi bien s'appliquer à n'importe quelle population africaine et j'imagine facilement Salvador Dali chaussé de sandales dorées, drapé dans un pagne Ashanti, regardant quelques têtes tomber au son des tambours funèbres.

En attendant, lors de notre passage en Catalogne, il travaille sur une Crucifixion géante dans son atelier de verre dominant la crique de Port Lligat, toile de fond pour beaucoup de ses tableaux. Il me donne un jasmin et s'en place distraitement un autre derrière l'oreille en se plaignant de ce paysage désespérément naturel : « Je compte l'animer au moyen de quelques cygnes surmontés de minuscules lampes électriques, comme des feux follets. Quant à mes rochers passés à la chaux, je songe à les parsemer de crânes d'hippopotames », précise-t-il.

La moustache volcanique, les yeux comme du moka fumant, la veste en velours bleu brodée le long de l'épine dorsale d'un dragon blanc, il décrit alors une corrida au cours de laquelle le cadavre du taureau disparaît dans les cieux en hélicoptère.

Un ours en peluche grandeur nature, décoré d'une Toison d'Or « en vrai », garde l'entrée de sa maison où trône le fameux canapé en forme de lèvres. Debout sous un clair de lune théâtral, Dali nous dit adieu comme un habitant d'une autre planète qui se serait arrangé pour vivre sur la nôtre. Après lui, Grenade et la Sierra Nevada semblèrent assez ternes.

Mais Algésiras pourrait presque rivaliser de saveur avec Accra : au lieu de la « calypso <sup>1</sup> » tropicale, le flamenco s'échappe des cafés où chacun a l'air d'attendre le prochain bateau. Tout près, à Tarifa, la Méditerranée se jette dans l'Océan, à l'une des pointes extrêmes de l'Europe d'où Tanger et Ceuta semblent si proches que l'on a envie d'y aller à la nage à défaut d'une « Golden Gate » à l'image du célèbre pont de San Francisco qui nous relierait enfin à l'Afrique.

Après d'incroyables formalités pour traverser Gibraltar, Tanger fait vraiment « zone

---

1. Sorte de biguine.

internationale ». Dans cette Babylone ripolinée où l'homme de la rue parle souvent quatre langues, toute discrimination raciale paraît impensable.

En Afrique du Nord, on passe sans transition de la cité à l'oasis décrit dans tous les guides. Malgré l'abondante littérature consacrée au « désert de Barbary ou Zaara », je dois quand même dire un mot de notre traversée qui nous a valu de battre le record des pannes particulières à ce genre de tourisme.

Envoyées par avion ou par camion, les pièces détachées ne sont jamais les bonnes et nos « sauveurs » se montrent prêts à tout partager, sauf les frais divers. Les lettres « A.H.S. », accolées au nom d'Arthur, le plus redoutable d'entre eux, ne correspondent à aucun titre universitaire anglo-saxon, mais au surnom d'« Abominable Homme des Sables » que nous lui décernons après qu'il a réduit notre véhicule en un tas de ferraille. « O.K. », déclare-t-il, un pouce en l'air, à la manière des habitués de ces endroits où le sport est roi. Et de nous lancer, faute d'alternative, dans le Tanezrouft ou « désert de la Soif », à un millier de kilomètres de toutes pièces détachées et où Arthur en profite pour redémonter le moteur d'une façon si particulière qu'il faut l'expédier par avion à Oran pour révision générale.

Mais la cruauté mentale dont il fait preuve au cours de notre réclusion involontaire au poste de Reggan dépasse de très loin le traitement réservé à notre engin, le seul qui, selon certains dépliant publicitaires, « vous mènera là où vous n'avez jamais pu aller auparavant ».

Remis de ses brûlures de guerre dans la marine américaine au Pacifique, l'A.H.S. a quitté sa Californie natale pour voir du pays. Au cours de sa brève carrière de barman à Tanger, W. M., un compatriote, lui offre un « job » de mécanicien jusqu'à Tombouctou où il désire se rendre avec trois jeeps, l'une conduite par son interprète arabe, la seconde par N. O'C., un écrivain inconnu, et la troisième par Arthur.

A Adrar, lors de notre première rencontre et de notre troisième panne, c'est leur moral à eux qui semble le plus éprouvé. Guapo, le bel Arabe, languit si loin du quartier réservé de Tanger « où il passe facilement une semaine sans voir la lumière du jour »; l'écrivain ne peut plus souffrir Arthur qui a qualifié son journal de route d'un terme meurtrier, et W. M. se demande s'il arrivera à maintenir l'ordre parmi ses effectifs jusqu'à Tombouctou.

En grand uniforme de touriste du Sahara, chèche blanc et saroual noir, arrivé à Fort-

Weygand, hangard en tôle ondulée posé sur un néant pierreux, W. M. fait le point : « Le désert, c'est spacieux, mais je préfère ma maison d'Acapulco où je pourrais au moins vous offrir un *mint-julep* frappé. Où en serions-nous, mon Dieu, sans Guapo qui a creusé dans le *fech-fech* avec ses mains pour désensabler les jeeps ? Il nous injurait en arabe et en espagnol, c'était vraiment trop délicieux ! »

En « blue jeans », couvert de cambouis, coiffé d'une casquette de jockey, et effondré dans l'ombre courte d'un véhicule, Guapo boit l'eau tiède d'une gourde de pèlerin d'un air défait. En revanche, emmitoufflé dans une écharpe de légionnaire, N. O'C. se tient au garde-à-vous dans l'éclairage vert-de-gris d'un soleil fixe.

Nous voyant de nouveau en panne, W. M. consent à nous prêter une de ses jeeps avec Arthur en qualité de « petit-chauffeur-lacale », celui qui, selon l'expression consacrée en Afrique Noire, met la cale lorsque la situation l'exige.

Au moment de nous séparer, nous oublions simplement d'acheter de l'huile et de l'eau au gardien noir de Fort-Weygand, croyant refaire d'un seul trait les quelque deux cent cinquante kilomètres qui nous séparent de Reggan où notre propre véhicule attend des jours meil-

leurs. Mais ce genre d'équipée ressemble à la roulette où l'on gagne rarement deux fois sur le même numéro. Au beau milieu d'une étendue lunaire semée de carcasses de voitures abandonnées, Arthur croit bon d'annoncer : « Boîte de vitesses transformée en sac à noix, plus un filet d'huile. »

On dit qu'au Sahara, les étoiles semblent plus proches. C'est vrai. Mais les nuits paraissent glaciales au voyageur romantique et sans couverture. Tout en nous vantant les charmes de l'Arizona où d'innombrables *drive-in* servent des glaces ou du café bouillant, l'A.H.S. sort sa djellabah sous laquelle nous attendons l'aube pour repartir à pied sur Reggan.

Tout ce que l'on raconte sur les mirages est exact : un lac entouré de palmiers apparaît et disparaît lorsque la soif devient trop aiguë, et ce supplice de l'illusion pousse au suicide, même à deux pas d'un puits auquel on ne croit plus.

Un camionneur nous ramasse à la balise 26 et, après une journée de lit, j'ai oublié notre dimanche au Sahara. Mais Arthur est allé un peu trop loin et lorsque nous le découvrons dans le sable à la balise 1, le graisseur arabe remarque : « Celui-là ne bougera plus, ses cheveux, ils sont devenus jaunes. » Il n'a ja-

mais vu une chevelure aussi claire, et y lit un signe de mort certain !

Si notre « petit-chauffeur-la-cale » se rétablit rapidement, son humeur ne fait que s'aggraver : « Je veux sortir de ce trou », répète-t-il sans cesse. Comme il ne supporte ni l'eau magnésienne ni les menus spartiates, il fait des débauches de jus de fruits et exige des suppléments. En démantelant les véhicules des autres passagers, il acquiert très vite la réputation d'ennemi public de la piste, et nous, celle de « concierges du Tanezrouft », en happant ses victimes dans l'état où elles se trouvent pour nous repaître de leurs malheurs.

Après une autre tentative de départ avec notre voiture réparée à la manière de l'A.H.S., nous l'abandonnons de nouveau pour retourner dans sa jeep à Reggan, résignés à y passer le restant de nos jours, mais sans notre délicieux « petit chauffeur-la-cale » qui disparaît enfin derrière une Mercedes 1925 capable de le remorquer sur des centaines de kilomètres. Lassé par les états d'âme d'Arthur, son nouveau co-équipier le confie à des Touareg qui lui donnent à manger et soignent sa malaria, avant de le mettre sur un camion en direction du Soudan où nous le retrouverons plus tard, dans un hôtel de Gao où il « fait boy » sous

le regard extasié de la clientèle féminine qui ne paraît pas insensible à sa musculature.

Après tant de poussière, si peu de sable et tant de pierres, la vue du Niger, « le fleuve plus grand que tous les autres fleuves », semble plutôt inattendue : la voiture peut bien tomber en miettes, le « Zaara » est derrière nous.



## II

### VERS LES VILLES SPLENDIDES ?

Plaines que prolongent des plaines...  
MAURICE DELAFOSSE (L'A.O.F.)

Les conquérants en quête d'ailleurs et en casque à la Gallieni sont devenus gouverneurs, transporteurs, entrepreneurs ou « hommes d'affaires ». J'ai moi-même atterri en Afrique Noire suivant la loi du meilleur et du pire qui veut que la femme suive son mari, même si ce dernier souffre d'ethnographite, maladie qui s'attrape au contact des personnes de couleur.

Ses recherches portant sur les Zabrama, population qui émigre volontiers en Côte-de-l'Or britannique, nous les avons ethnographiés du Niger au golfe de Guinée sur des centaines de kilomètres au long desquels ils poussent

leur bétail; à mille mètres sous terre, dans les mines d'or et de diamant; aux postes-frontière où ils s'adonnent à des jeux divers; sur des terrains vagues où ils collectionnent bouteilles et bidons vides; sur les champs de courses de Gold Coast où ils font courir ou, enfin, sur les coussins d'une voiture américaine, symbole de leur réussite.

A la faveur d'un séjour entre Niamey et Gao, leur pays d'origine, je fais connaissance avec nos futurs compagnons de voyage.

Ayant intitulé son propre journal de route *Chaque jour un pas vers la mort*, Damouré, l'interprète, montra tout de suite une certaine identité de vue avec moi. Au cours de notre chasse au Zabrama, je n'ai jamais cessé d'admirer son comportement royal : véritable Salomon ambulante, il réglait toutes les palabres et détectait ami ou ennemi avec un flair imbattable.

La première fois que nous voyons Kwame Nkrumah, le premier ministre noir de la Gold Coast, drapé dans une toge de soie, au fond d'une Cadillac, nous attendons sa réaction avec impatience. Mais, avec la splendide arrogance de sa race, Damouré déclare : « Il a l'air d'un phacochère. »

Une nuit, j'aperçois à la lueur d'une lampe-tempête une silhouette blanche qui m'accueille

par « *El Hamdu-lli-la, lafia canibani* » (« Que Dieu te protège ») et me prête une grosse canne de bambou en signe de bienvenue. C'est Illo, spécialisé dans les expressions telles que : « C'est tellement irigolo », ou « C'est trop exact », ou encore dans des noms de plantes en latin noir, tels que « *Maspirosfulliformis* ». Mais voici son portrait sous la plume de Damouré :

*Ami Illo Gaoudel est un jeune vieux de l'île de Firgoun, secrétaire du chef de canton. Il raconte souvent des histoires que l'on écoute avec plaisir, simplement pour se faire aimer ou pour avoir des choses. Il a trois métiers, pêcheur Sorko, marabout à la langue froide et zima ou prêtre des possédés.*

Voici une de ses lettres :

*Mon cher Damouré,*

*Je suis en bonne santé. Tu sais que Diari est accouchée. Elle a une fille mais elle t'accuse. Attention avec la confiance. J'attends ta réponse, moi je dis que ce n'est pas toi mais les gens ne veulent pas me croire. Envoie-moi des harnachements de cheval. Douma vend des dattes sur le marché. Réponds vite vite.*

ILLO GAODEL.

Réponse :

*Cher Illo,*

*J'accuse bonne réception de ta lettre et j'ai bien saisi la contenance. Tu sais quand j'étais resté dans la même case avec Lam et Tallou : n'oublie pas que je ne suis pas captif pour chercher une captive qui fait la putain.*

*Si Diari accouche, c'est très bien : va voir l'infirmier Saibou et demande-lui en combien de mois une femme accouche. La distance me semble très peu : j'ai quitté ton village le 20 juin et aujourd'hui 13 août je reçois une lettre datée du 8 août. Chez moi, les femmes accouchent à partir de neuf mois et si chez toi les femmes accouchent en un mois, c'est très bien, vous êtes favorisés par la nature. Vos femmes sont des sorcières, peut-être ?*

*Je ne t'envoie rien. Bravo pour Douma qui vend des dattes sur le marché : petit à petit il arrivera. Bonjour à ta Diari qui accouche en un mois, je la félicite, en un an je lui souhaite vingt-quatre filles au lieu de douze : l'enfant aussi est une richesse.*

*Bien à toi, cher Illo,*

DAMOURÉ.

Et Damouré de conclure par : « Voilà ma



Jane Rouch



## LE RIRE N'A PAS DE COULEUR

Grâce à un ethnographe cinéaste, surnommé au Niger "Monsieur Actualités Françaises Lumières de Paris", l'auteur passe un an en famille avec Damouré, Lam, Illo, Douma et Tallou, personnages du film "Les Fils de l'Eau". De la brousse envoûtée par des rites millénaires à la Gold Coast où des ministres africains vivent dans des maisons "assises les unes sur les autres" et se promènent en Jaguar, les "Bons Blancs" ouvrent tout grands ces "yeux de l'étranger qui ne voit que ce qu'il sait". Et des noirs, secrets, subtils et moqueurs, ils découvrent l'humour.

De son côté, Damouré, dont l'esprit n'a d'égal que la beauté, observe "manières de Blanc" d'un œil amusé. Avant de quitter les steppes nigériennes pour le pays de l'or, il note :

*Nous partons pour un mois, trente jours, pas plus. Un mois de Gold Coast, c'est très bien, on verra. Si un Parisien te dit un mois, il faut faire une provision de dix mois. Le Journal de Route maintient cette parole vraie.*

Après le "Bon Blanc", c'est le tour de certains de ses congénères :

*C'est très intéressant de voir les Somba qui marchent le cul en l'air. Les Somba sont des frères terribles et très sages si on ne se moque pas d'eux : ils sont tout nus comme des œufs.*

*La vie du Somba est la plus belle vie, pas de pagne, adieu rouge lèvres, adieu miroir, adieu robe et vivent les feuilles des arbres ! Les feuilles des arbres sont les vêtements au pays Somba.*

Ainsi un dialogue plein de "perles" s'engage entre les "Bons Blancs" et Damouré, véritable Ubu noir qui nous révèle un humour neuf.